SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale



Dans Le matricule des Anges n° 224 de juin 2021 cet article de ***Martine Laval***, intitulé : Une dame de fer, saluant la récente réédition aux **éditions Zoé** de ***L'ANALPHABÈTE*** d'***Agota Kristof***, son seul récit autobiographique avéré, semble-t-il. Il y est question d'exil, de langue maternelle et de langue ennemie (deux thèmes récurrents pour les familiers de son œuvre, ce qui n'est pas encore mon cas), le tout sublimé par une écriture, à première vue, toute en retenue et en sobriété et qui se révèle à l'usage d'une stimulante sauvagerie. Poursuivi donc, dans la foulée et toutes affaires cessantes, cet été, l'exploration bien tardive (mais il n'est jamais trop tard pour bien faire) de cet univers singulier, par la lecture de ***LE GRAND CAHIER***, dont les deux principaux protagonistes, les anagrammatiques jumeaux Klaus et Lucas pourraient bien figurer, littéralement des doubles que l'auteure s'invente, à moins que ce soit eux qui l'aient choisie, élue comme leur narratrice de prédilection voire de déréliction, lui concédant à force de connivence, le privilège de parler en leur nom.

Cette gémellité proprement fusionnelle trouve son aboutissement, dès le premier volet de ce qui n'est pas encore une trilogie, dans l'acte même de consigner, sans trêve ni repos, leurs travaux et leurs jours, *ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils font*. À quatre mains ou plutôt à deux fois deux mains d'abord, en échangeant leurs feuilles respectives pour corriger les fautes d'orthographe à l'aide d'un dictionnaire et attribuer une appréciation *Bien* ou *Pas bien*. Et c'est seulement si c'est *Bien* qu'ils recopieront alors la composition dans le Grand Cahier, reprenant à leur compte et s'appropriant une méthode qu'***Agota Kristof*** a déjà expérimentée et qu'elle appellera d'abord cahier de composition. Et c'est ça qu'elle et ils, de concert, nous donnent à lire. Le critère essentiel étant de bannir les mots qui définissent les sentiments jugés trop vagues et de s'en tenir à la description des objets, des êtres humains et de soi-même, c'est-à-dire à la description fidèle des faits, sans jamais s'apitoyer sur leur sort, ni larmoyer. Et c'est ainsi que le récit avance implacablement sur un rythme inchangé, *soutenu et inaltérable*.

Lucas poursuivra seul l'écriture du grand cahier, qu'il destine à Klaus (dont il est soudainement séparé) et à nul autre. À Mathias son fils adoptif qui le découvre et qui aura bientôt à son tour, le sien, il défendra de le lire. Les trois volets de la trilogie ainsi, comme autant de récits gigognes rédigés par deux *personnages en quête d'auteur(e)* et où l'histoire qui se déploie semble constamment en train de s'écrire sous les yeux du lecteur, à qui seul, tout semble pouvoir être confié mais à qui il appartient de recoller les morceaux.

La bibliographie d'***Agota Krystof*** atteste qu'elle écrit tour à tour des romans, des nouvelles, de la poésie et du théâtre, en réalité elle n'écrit jamais que du théâtre. Dans ***LE GRAND CAHIER*** on prend ainsi le train en marche. Dans l'entre deux on monologue, on dialogue, on privilégie toujours la subjectivité, on fait l'économie d'inutiles et encombrantes didascalies, on s'affranchit de mettre avec trop d'insistance, les points sur les i. Un théâtre d'ombres où s'agitent d'étranges personnages censés pour ce qui est des jumeaux, être des enfants mais qui n'en sont plus tout à fait. Le monde alentour, lourd de menaces, se chargeant de les faire grandir prématurément. Des enfants qui font bloc et qui dénient à des adultes défaillants le droit de se charger de leur éducation. Auto-éducation, qu'ils assument, avec un sérieux imperturbable, s'astreignant à des exercices continuels : endurcissement du corps et de l'esprit, mendicité, cécité, surdité, jeûne, cruauté enfin, de celle que la morale réprouve. Morale à laquelle il juge bon de ne surtout pas se conformer. Exercices qui seuls à leurs yeux, sont à même d'assurer, en milieu hostile, durablement leur survie. Trouvant la porte de la librairie enfoncée, les jumeaux n'hésitent pas ainsi à se livrer au pillage, choisissant tranquillement ce dont ils ont, il est vrai, le plus pressant besoin à savoir : une encyclopédie complète en plusieurs volumes, des crayons et du papier. Sauve qui peut ! Ils trouveront même bientôt avantage à apprendre la langue de l'occupant, qu'en quelques semaines, ils parlent couramment et dont ils sauront tirer le meilleur profit.

Agota Kristof, a fui elle, en 1956, son pays natal, la Hongrie, sans plus prévenir ses proches, débarquant en Suisse, flanquée d'un premier mari (elle confiera plus tard qu'elle aime les hommes, pas les maris) et un marmot sur les bras *comme on s'embarque pour n'importe où, n'importe quand, avec qui on veut, si on le veut vraiment*. Un peu par hasard ou par inadvertance, elle échoue du côté de Neuchâtel. Elle y apprendra à son tour, une des langues du cru, qui se révèlera être le français, celle-là ou une autre, officielle ou pas, ennemie ou pas, qu'importe, elle est sûre d'une chose, c'est qu'elle aurait écrit, *n'importe où, dans n'importe quelle langue*.

En attendant mieux, ***Agota Kristof*** bosse à l'usine (*dans l'usine où les jours se ressemblaient autant que les heures qui couraient au long de la chaîne et sur nos mains*) dans une fabrique de pièces horlogères et vole à ses rares heures de loisirs, le temps — dont on peut supposer qu'elle maîtrise désormais les moindres rouages — d'écrire. ***LE GRAND CAHIER*** est publié aux **éditions du Seuil,** en 1984, suivront tour à tour, ***LA PREUVE*** puis ***LE TROISIÈME MENSONGE,*** opus bientôt réunis qui composeront une trilogie et lui assureront enfin, reconnaissance et renommée. C'est pas volé pour celle qui proclamera dans ***CLOUS***, recueil de poèmes publié aux **éditions Zoé**, en 2016, l'urgence de :



Pas mourir / pas encore / trop tôt le couteau / le poison, trop tôt / Je m'aime encore / J'aime mes mains qui fument / qui écrivent / Qui tiennent la cigarette / La plume / Le verre. / J'aime mes mains qui tremblent / qui nettoient malgré tout / qui bougent / Les ongles y poussent encore / mes mains / remettent les lunettes en place / pour que j'écrive.

C'est à l'évidence ce qu'elle a de plus précieux ses mains et pourtant, semblant passer outre ce sage conseil de ***Germain Nouveau*** :

Aimez vos mains afin qu'un jour vos mains soient belles, (…) / Au jardin de la chair ce sont deux fleurs pareilles, / Et le sang de la rose est sous leurs ongles fins.
Elle écrira dans le même recueil :
Lentement, il s'habituait à ce qu'elle laissât, oubliât des choses chez lui. / Des allumettes, un mouchoir quand elle avait pleuré, une écharpe de ses enfants, ses gants, ses lunettes parfois (…) / Ses cheveux , surtout ses cheveux (…) / La dernière fois, elle avait oublié ses mains. / Deux mains sans bagues, posées sur le rebord de la table, immobiles, saignant un peu aux poignets où elle les avait sectionnées.
Aurait-elle fini, bien inconsidérément, par renoncer à les aimer, elles qui tracèrent, avec obstination, à notre seule intention, tant de signes intangibles sur le grand cahier ?

Revue de presse



Les hommes seraient-ils moins enclins à lire des livres écrits par des femmes ? C'est la question que soulève un article de The Guardian reproduit récemment dans les colonnes du Courrier International. Sa rédactrice s'est en effet attachée à évaluer la proportion d'hommes qui constituent le lectorat des dix auteures de langue anglaise, les plus vendues Outre-Manche. Le verdict est sans appel : 19% d'hommes pour 81% de femmes ! Alors que, concernant cette fois, les dix auteurs hommes les plus vendus, la disparité est nettement moins marquée avec 55% de lecteurs masculins et 45% de femmes.
Alors, vérité en deçà du Channel, erreur au-delà ? On aimerait bien s'en convaincre.

Actualités

Assurer la diffusion et la promotion d'un catalogue d'édition auprès des librairies indépendantes n'est pas toujours de tout repos et se révèle parfois plein d'imprévus. Ainsi avant de partir ignore-t-on tout ou presque du rhodium (on n'en parle rarement, il est vrai, dans les romans que je lis pourtant à longueur de temps), dont on apprend bientôt à ses dépens qu'il est devenu, sans qu'on en ait eu vent du coup, un métal si rare qu'il attise les pires convoitises.
— Pensez ! 8000 dollars l'once ! 7 fois plus cher que l'or !
Rhodium (Symbole : Rh, n° atomique : 45, Groupe : 5 pour ceux que ça intéresse) que certains constructeurs automobiles utilisent et trouvent avantage à faire rentrer dans la composition des pots catalytiques, tirant ainsi parti de ses principales caractéristiques : dureté et résistance à la corrosion, permettant d'éliminer les émanations toxiques et de répondre aux normes anti-pollution de plus en plus strictes, il est vrai et c'est tant mieux, qui s'en plaindrait ?
Parti ainsi, début juillet, remonté comme un coucou, dans un ébouriffant road-movie, à la conquête de l'ouest… (de l'hexagone plus précisément), ai-je été stoppé dans mon irrésistible progression là-bas, du côté de Vannes où un fin connaisseur ou simplement abonné à L'Automobile Magazine et par conséquent autrement mieux informé que je ne le serai jamais, m'a barboté, chouré, subtilisé et le pot catalytique de mon véhicule et la part infinitésimale de rhodium qu'il savait contenir.
J'étais loin de me douter en outre, que l'avanie devait durer au-delà du raisonnable, faute d'une pièce détachée disponible qu'on n'avait pas jugée bon de stocker, flux tendu oblige (méthode de production qui a fait ses preuves et qui est issue comme chacun sait, du toyotisme).

— Le genre de pièces proprement inusable et qu'on ne change pas tous les quatre matins ! me confie le chef d'atelier de la concession où je fais remorquer l'épave. Mais que je me rassure, un cargo regorgeant de pots catalytiques devrait bientôt être affrété par le constructeur, en partance de l'Empire du Soleil Levant et, — si d'aventure, il n'était pas arraisonné d'ici là par les pirates des mers (lointains descendants du célèbre Capitaine Kidd) — mouiller dans la rade de Brest (parfaitement visible par temps clair, depuis la Pointe des Espagnols), aux alentours du mois d'octobre.



Je pense aussitôt à mes notes de frais, et à ce qu'il en coûterait si je devais m'attarder plus longtemps, dans ces contrées lointaines et inhospitalières. Sans parler de la remontée de bretelles qui m'attend de la part du trésorier qui ne rigole pas habituellement avec ça… Devais-je me résoudre à abandonner derrière moi mon roadster et sur le spider ma cargaison d'invendus pour le troquer contre un vulgaire mulet de location et rentrer ainsi au pays, tout penaud, moi qui étais parti, trois jours plus tôt, flamberge au vent ? Abandonner en outre, lâchement à leur triste sort, Basile, la petite Chiquette, Henri Chalfour, Georges Leban, Tom Walker et toute la bande alors qu'ils ne sont pas encore en vente dans toutes les bonnes librairies de France et de Navarre ?
Quel parti me fallait-il prendre ? Vous le saurez, à coup sûr, en lisant la suite de cette aventure dans notre prochain numéro.

Politique éditoriale

Les ressources essentielles de la Maison d'édition proviennent, depuis sa création (et les chiffres de 2021 le confirment à l'envi), d'une part des ventes à prix remisés des ouvrages de notre catalogue, effectuées auprès des libraires qui nous passent commande ou que nous démarchons (voir rubrique précédente), d'autre part des commandes de particuliers qui transitent fort heureusement par notre site. La proportion entre les unes et les autres n'a guère variée. Pour ce qui concerne les deux premiers quadrimestres de 2021, elle s'établit donc ainsi : 51% de ventes en librairies et 49% auprès des particuliers.
Est-il raisonnable d'espérer enfin pouvoir renouer ce lien si précieux avec le public dont nous avons été trop longtemps privés ? On le saura à la fin du mois d'octobre, un mois qui promet d'être faste si la feuille de route des **éditions Sous le Sceau du Tabellion** est respectée à la lettre. Elle prévoit toujours en effet et sauf contrordre, notre participation, tour à tour et dans l'ordre chronologique, au salon du livre de Cébazat dans le Puy de Dôme, le dimanche 10 octobre, organisé à l'initiative de l'Association rue des Graphèmes, à la Fête du Livre de Saint-Etienne, les 15, 16 et 17 octobre, sous la bannière de l'Association des éditeurs indépendants et, la semaine suivante au Marché de la Poésie sur le stand des **éditions de la Bibliothèque**.

www.sceaudutabellion.fr

Toutes ces informations
sont bien sûr
accessibles sur notre site.
N'hésitez pas à le consulter
régulièrement, il ne cesse d'évoluer
et de s'enrichir.